



HAL
open science

Présentation de Charles Tiphaigne

Yves Citton

► **To cite this version:**

Yves Citton. Présentation de Charles Tiphaigne. Giphantie, Points Classiques, pp.9-31, 2022. hal-04012258

HAL Id: hal-04012258

<https://hal.science/hal-04012258v1>

Submitted on 2 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Yves Citton

1760 : première apparition de Gaïa

En parlant de « Gaïa », nos contemporains font généralement référence à une sorte de super-organisme que formerait le « système Terre », sur la base d'une hypothèse formulée dans les années 1970 par le climatologue anglais James Lovelock et la biologiste états-unienne Lynn Margulis¹. Le livre que vous tenez entre les mains montre que « l'hypothèse Gaïa » vient en réalité de bien plus loin dans le temps, et de bien plus près dans l'espace.

Car Gaïa a été aperçue pour la première fois depuis la Normandie. La date de sa première apparition peut être précisément assignée à l'été 1760. Son tout premier observateur était un humble médecin de Montebourg, né en 1720, mort en 1774, qui a fait paraître une demi-douzaine de livres assez bien accueillis de son vivant, mais tombés dans l'oubli depuis². Il publia sa découverte, de façon anonyme, dans un livre intitulé *Giphantie*.

Comme il s'appelait Charles Tiphaigne et jouissait d'une certaine notoriété, les journalistes français de l'époque firent parade de leur sagacité en dévoilant l'anonymat que cachait (mal) l'anagramme de son nom (Tiphaigne > Giphantie). Seul son traducteur allemand fut assez perspicace pour percer le double secret caché par la révélation trompeuse de l'anagramme. « *Giphantie*, précise une note de sa traduction parue dès 1761, est peut-être formé des mots grecs γη, *Gaïa*, la Terre, et φαινω, *phainô*, faire apparaître à la lumière, ou φανταζω, *phantazô*, faire apparaître – et l'ensemble pourrait signifier l'apparition de la Terre [*Erderscheinung*] ». Autrement dit : l'apparition de Gaïa.

Un roman d'anticipation

Que fait donc apparaître Charles Tiphaigne en regardant Gaïa depuis la Normandie ? Rien de moins que toute notre modernité, envisagée depuis une perspective d'ores et déjà planétaire, jusqu'à son effondrement en cours dans ce que nous appelons désormais l'Anthropocène. C'est bien ce qu'annonce l'incipit de l'ouvrage : « Ayant regardé toute la terre comme ma patrie, et tous les hommes comme mes frères, je me suis fait un devoir de parcourir ma patrie, et de visiter mes frères. J'ai marché sur les ruines de l'ancien monde ; j'ai contemplé les monuments de l'orgueil moderne ; et j'ai pleuré sur les uns et les autres, en voyant le temps qui dévore tout. » Cliché éculé d'un moralisme qui méprise le présent en regret du bon vieux temps ? Sans doute. Mais pas seulement.

En bon cosmopolite du XVIII^e siècle, Tiphaigne s'identifie à la terre et à l'humanité entières, plutôt qu'à Montebourg ou aux Français. Mais il les considère depuis un point de vue

¹ James Lovelock et Lynn Margulis, « Atmospheric Homeostasis by and for the Biosphere : the Gaia Hypothesis », *Tellus*, n° 26, 1974.

² Les *Œuvres complètes* de Charles Tiphaigne de La Roche viennent de recevoir une superbe édition érudite et richement anotée en deux volumes aux éditions Classiques Garnier (2019), grâce à une équipe de passionné·es dirigée par le professeur Jacques Marx, qui en avait complètement renouvelé les études avec son livre *Tiphaigne de La Roche : modèles de l'imaginaire au XVIII^e siècle*, Éditions de l'Université libre de Bruxelles, 1981. Une biographie rassemblant toutes nos connaissances actuelles sur son existence a été rédigée par Philippe Vincent en début du premier volume des *Œuvres complètes*, que je désignerai par la convention (OC, numéro de volume, page).

très particulier. De très loin dans l'espace : c'est Gaïa qu'il fait apparaître sous nos yeux, comme vue depuis un satellite. De très loin dans le temps : ce sont déjà les ruines de notre orgueil moderne qu'il met sous nos yeux. Le chapitre I,8 vous fera voir « le Globe » terrestre depuis la perspective de Google View (d'ores et déjà survitaminé par la NSA) : cliquez où vous voulez, et vous pourrez voir ce qui se trouve en cet endroit précis, regarder ce qui s'y fait, entendre ce qui s'y dit. Le chapitre I,19 vous plongera dans une « Galerie » où toutes les scènes les plus célèbres de l'histoire humaine défileront sous vos yeux en un éclair, au moment même où s'effondre votre civilisation.

Passons rapidement en revue quelques-unes des étonnantes inventions passées et futures que révèle *Giphantie* en 1760. Son invention la plus célèbre, qui a sauvé le nom de Charles Tiphaigne dans quelques cercles érudits (surtout anglo-saxons), est celle de la photographie, que l'on date fallacieusement de 1827, mais dont le procédé est clairement décrit dans le chapitre I,18 (« La Tempête »). Les lentilles de contact, nous dit-on, datent de 1887, et la nourriture lyophilisée de 1906 : le chapitre II,16 (« Les lentilles ») donne une description saisissante des premières, tandis que le chapitre II,1 (« Le repas ») décrit la surprise du narrateur découvrant la seconde. Voilà pour quelques inventions passées.

Outre une télésurveillance planétaire encore aujourd'hui balbutiante, *Giphantie* fait miroiter la possibilité d'une orientation professionnelle infaillible parce qu'automatisée : approchez un « Thermomètre » (II,14) des élèves et il déterminera avec certitude lequel sera « bon pour l'histoire, bon pour la physique, bon pour la robe, bon pour l'épée, bon pour la mitre, bon pour le bâton de maréchal. » Le médecin Tiphaigne, qui avait rédigé sa première thèse de médecine sur la production d'affects par le système nerveux, était déjà à la pointe de nos neurosciences : le chapitre II,10 (« L'arbre fantastique ») explique comment naissent nos inventions, par le dépliement neuronal de petits algorithmes pénétrés en nous sous la forme d'idées et d'images flottant dans l'air de notre époque.

Ce qui a pu ressembler à de joyeuses folies s'avère aujourd'hui être de terribles prémonitions : l'idée apparemment loufoque qu'il propose le 13 février 1758 à l'Académie des Belles-Lettres de Caen de cultiver de la vigne en Normandie a dû attendre que les concentrations moyennes de CO₂ dans l'atmosphère terrestre atteignent 400 ppm, en 2015, pour que sa vision de Gaïa nous frappe enfin par son étonnante acuité anticipatrice.

Un monde de mésinformation

Comment Tiphaigne nous montre-t-il Gaïa ? Par le détour d'un voyage imaginaire dans l'île de *Giphantie*, située quelque part en Afrique, où viennent se refaire une santé (mentale) des entités merveilleuses appelées « esprits élémentaires ». Ces êtres vivent aux limites de la matérialité et de l'immatérialité. Ce sont des « esprits », parents des génies, démons et autres sylphes hérités des siècles précédents comme des traditions extra-européennes. Mais ils sont « élémentaires », c'est-à-dire relevant des principes les plus essentiels de la matière. Le chapitre I,7 (« Les surfaces ») montre une sorte d'usine de retraitement (« la filière des esprits élémentaires ») qui opère leur purification périodique, non sans qu'une haute cheminée ne déverse dans l'atmosphère des exhalaisons dont les ppm forment des « simulacres » venant polluer et distordre nos perceptions du monde. Ces simulacres sont en effet les surfaces des choses qui, autonomisées et circulant selon leurs logiques propres, viennent « faire apparaître » (*phainô*) des images photographiques ou mentales qui masquent autant qu'elles révèlent l'état réel de Gaïa.

À travers la diversité de ses chapitres et de ses « imaginations » – c'est-à-dire de sa propre capacité à générer des apparences visuelles et des simulacres verbaux – *Giphantie* offre une myriade de variations autour d'un thème remarquablement obsédant : celui de l'information. Les *esprits* élémentaires, ce sont d'abord des flux d'information, des circulations

d'*inspirations* : des entités mystérieuses et intangibles qui « soufflent » certaines idées « en nous », pour nous faire voir, penser et dire ce que nous voyons, pensons et disons. Tiphaigne est celui qui a représenté de la façon la plus saisissante la puissance d'information structuratrice de ce qu'on désigne sans doute mieux sous le terme de « médiarchie » que de démocratie³.

Et ce que fait apparaître la mise au jour de cette production d'apparences à l'échelle terrestre, derrière les merveilles des technologies anticipées de l'avenir (photographie, géosurveillance, algorithmes neuronaux), c'est la platitude répétitive des contenus qui circulent à travers ces réseaux d'information. Bien davantage que la technique de la photographie, Tiphaigne a inventé la sociologie des clichés, et la mise en lumière des biais.

Que le Globe nous permette d'entendre ce qui se dit dans les foyers, et nous voilà submergés dans des ragots de jalousie, des acrimonies de rivalités mesquines, des moralités hypocrites, des prétentions philosophiques ridiculement sentencieuses, des patriotismes vengeurs assoiffés de sang. En nous introduisant dans les coulisses des flux d'images, d'idées et d'idéologies qui circulent entre nous, *Giphantie* nous fait voir Gaïa comme un monde saturé de fantômes (*phantazô*) : on ne peut habiter sa surface sans être habité·e par les surfaces des clichés qui la hantent.

Nourri du savoir développé par les biochimistes sur le système-Terre, Bruno Latour nous fait découvrir que toutes nos vies, humaines et autres qu'humaines, dépendent d'une très fine couche d'atmosphère et d'humus d'à peine quelques kilomètres d'épaisseur, appelée « zone critique »⁴ parce que c'est dans sa préservation ou son saccage que se joue notre destin commun. *Giphantie* complète ce tableau en nous faisant voir Gaïa comme *une zone a-critique* : cette fine couche où se massent les humains et où circulent leurs simulacres – que Tiphaigne désigne comme « Babylone » en écho des condamnations bibliques envers les cités corrompues – est bien « critique » dans la mesure où c'est d'elle que dépend le devenir de la planète à l'ère de l'Anthropocène. Mais elle est surtout « a-critique » parce qu'y pullulent les préjugés les plus leurrants et les balourdises les plus crasses. Ce qui lui manque dramatiquement, c'est précisément cette « filière des esprits élémentaires » que le narrateur découvre en arrivant sur l'île de Giphantie : un processus de filtrage, de « discrimination » (selon l'étymologie grecque de la critique), qui permette de séparer le vrai du faux, le pertinent de l'impertinent, l'important de l'insignifiant.

À l'heure où certains éditorialistes semblent découvrir avec horreur que nous serions soudainement entrés dans une « ère post-vérité », saturée de « *fake news* » et de « théories conspirationnistes », la lecture de Tiphaigne nous rappelle que la mésinformation est depuis toujours le matériau premier des communications humaines. Nos mots, nos idées, nos paroles, nos sciences généralisent et simplifient toujours indûment (parce que toujours précipitamment) des réalités complexes – des réalités « apeirogones » en ce sens qu'elles ont en elles-mêmes un nombre infini de faces⁵. Nous ne saisissons qu'une, deux ou trois de ces surfaces, qui sont ainsi à la fois vraies (dès lors que nous les percevons) et trompeuses (parce que partielles et inévitablement partiales).

Ce dans quoi nous plonge Tiphaigne durant la longue séquence satirique des chapitres I,9 à I,11 espionnant le « Pot-pourri » des « Propos » qui s'échangent entre humains, c'est dans cette « conspiration » quotidienne qui nous fait respirer ensemble les mêmes préjugés ambiants et les mêmes ritournelles de lieux communs. Il s'en moque certes de façon critique, mais – contrairement aux clichés, eux-mêmes simplificateurs, auxquels nous réduisons souvent ses contemporains modernes (les « Philosophes des Lumières ») – il ne croit guère que nous puissions respirer autrement que par cette conspiration nécessairement leurrante. La rendre

³ Yves Citton, *Médiarchie*, Paris, Seuil, 2017.

⁴ Bruno Latour, *Où suis-je ?*, Paris, La Découverte, 2021.

⁵ Colum McCann, *Apeirogon*, Paris, Belfond, 2020.

joyeusement ridicule en la considérant depuis l'île de Giphantie est sa façon à lui de nous aider à filtrer ce qu'il convient ou non d'en retenir.

Collapsologie pécheresse

Les scientifiques de diverses disciplines proposent différentes datations pour le début de l'Anthropocène. La vision de Gaïa offerte ici depuis la Normandie pourrait faire de 1760 une date séduisante. En cette même année, Tiphaigne publie en effet un livre apparemment plus sérieux que *Giphantie* en réponse à une commande que lui a passée Malesherbes, le célèbre Directeur de la Librairie (ministre de la culture) de l'époque. *L'Essai sur l'histoire économique des mers occidentales de France*, seul ouvrage publié sous le nom de Charles Tiphaigne, synthétise, commente et discute l'énorme masse de documents réunis par François Le Masson Du Parc (1671-1741), inspecteur général des pêches du royaume de France, qui travaillait à une *Histoire des pêches* que la mort l'a empêché de mener à bien.

La lecture de ce traité nous fait découvrir que presque tous les ingrédients de nos débats actuels relatifs à la surpêche sont déjà en place. Les nouvelles technologies des filets trainants, apprend-on en 1760, détruisent les fonds marins, tuent des tonnes de menu fretin afin de capturer quelques gros poissons de choix, conduisant les pêcheurs à un comportement suicidaire qui sape la régénération des ressources dont ils ont besoin pour poursuivre leur métier. Les pêcheurs sont toutefois moins à blâmer que les consommateurs, puisque « les pêches ne se sont multipliées que proportionnellement à la consommation du poisson », qui s'est progressivement étendue depuis « le bord des côtes » (la Normandie) « vers le centre des continents » (toute la surface de Gaïa), dès lors que « depuis environ quarante ans on a trouvé le moyen de porter le poisson frais à plus de cent lieues loin du parage où il a été pêché » (*OC*, II, 1049).

Ce qui est clairement identifié dès 1760 comme bloquant toute perspective de réglementation efficace des ressources marines, c'est que même les rares concessions faites par les pêcheurs pour restreindre l'usage de leurs filets traînants les plus destructeurs (« la dreige ») ont été minées par une concurrence internationale non-réglémentée : « tandis que, pour épargner les fonds de la mer, [les pêcheurs nationaux] restaient dans une oisiveté si funeste pour eux et pour leur famille, ils avaient l'amertume de voir des étrangers ravager ces fonds en y déployant ces mêmes filets qu'on leur interdisait » (*OC*, II, 1104).

Le discours rapporté au chapitre II,13 de *Giphantie*, au titre d'« Épitre aux Européens », est une accusation en règle, non seulement du nationalisme, mais de l'ensemble de la conquête colonisatrice qui, depuis l'Europe, en arrive aujourd'hui à « bâtir quelque fort [pétrolière] directement sous les pôles », avec pour résultat d'« embraser toute la Terre ». L'effondrement annoncé dès l'incipit relève bien d'un retournement collapsologique, causé par une *hubris* commerciale et consommatrice montée trop haut : « Réjouissez-vous, peuples fortunés, car vous avez du tabac et du café, de la cannelle et de la muscade, du sucre et des pelleteries, de la porcelaine du Japon et des magots de la Chine. Que vous êtes heureux ! [...] Vos possessions ne sont-elles pas immenses ? Votre luxe n'est-il pas monté au suprême degré ? »

Derrière la dénonciation du colonialisme européen et au-delà du cas particulier de l'épuisement des ressources marines, c'est déjà la question anthropocénique du rôle de l'activité humaine dans les évolutions (catastrophiques) de notre environnement qui fait débat chez Tiphaigne en 1760. Deux longs discours de *L'Essai* rapportent les arguments contradictoires proposés, d'un côté, par « ceux qui pensent qu'il est inutile de s'occuper à perfectionner la police des Pêches » (*OC*, II, 1042-1048) et, de l'autre côté, par « ceux qui [en] demandent une nouvelle réforme » (*OC*, II, 1048-1057). Les premiers tentent d'expliquer la dépopulation poissonnière par un principe de dégénérescence universelle (« Non, ce ne sont point les Lois qui nous manquent, c'est la Nature qui s'épuise » (*OC*, II, 1043) ou par un refroidissement climatique qui « oblige le poisson à quitter nos côtes et à se retirer en pleine mer » (*OC*, II,

1046) – autant de « changements spontanés et indépendants de la politique des hommes » (*OC*, II, 1042). Les seconds, dont se rapproche davantage l’auteur, rétorquent en accusant leurs opposants de penser « que la nature dégénère » sans « voir que c’est eux qui n’économisent pas assez ses productions » (*OC*, II, 1056).

Ce que mettent en place de façon saisissante les premières pages de l’*Essai* consacrées au cycle de l’eau, et qui structure tout l’imaginaire de Tiphaigne, c’est une *vision circulatoire de Gaïa*, laquelle est conçue comme ne produisant des formes désirables de vie que par la bonne « œconomie » de ressources qu’elle fournit aux êtres qui l’habitent : « ainsi s’exécute la circulation universelle des eaux et c’est dans les voies où s’accomplit cette circulation, c’est sur sa route que nous naissons, que nous vivons, que nous mourons, nous et tous les êtres organiques nos contemporains » (*OC*, II, 984). Ce discours *œcologique* donne une clé centrale pour comprendre à la fois l’œuvre de Tiphaigne et l’effondrement en cours de nos écosystèmes.

Livre après livre, le médecin normand répète une même litanie qui accuse « les modernes » – les philosophes athées et économistes partisans de la morale commerciale de l’intérêt égo-centré – de dévaster simultanément notre monde social et notre monde moral. En un cas flagrant de plagiat par anticipation⁶, Tiphaigne a visiblement lu Bruno Latour, Baptiste Morizot et Anna Tsing. Dès 1760, il nous sait vivre « dans les ruines du capitalisme », incapables « d’ajuster nos égards » aux « interdépendances interespèces » constitutives de nos milieux de vie. Deux siècles avant Vilém Flusser, il nous invite à repenser la « nature », non seulement à la lumière des « cultures » humaines qui la reconfigurent en profondeur, mais surtout dans la perspective des « ordures » dont ces cultures multiplient les externalités négatives avec une insouciance suicidaire (plastiques, engrais, antibiotiques, pesticides, déchets nucléaires, méthane, CO₂)⁷.

Médialités élémentaires

Davantage encore qu’anticipatrice ou visionnaire, l’apparition de Gaïa révélée par *Giphantie* est surtout clairvoyante : elle nous aide à voir plus clair dans ce qui pourrait bien être le moteur des dérives écocidaires de notre modernité. Pour le comprendre, il faut revenir sur ceux qui sont les protagonistes collectifs et anonymes de cette fiction : les « esprits élémentaires ». Plutôt que leur filiation complexe dans l’histoire des imaginaires, il faut surtout s’attacher à comprendre l’articulation de leurs deux termes, où se noue la tragicomédie de l’Anthropocène.

Les *esprits* sont des souffles (*spiritus*). Comme on l’a vu, ils circulent entre nous, pour nous inspirer nos pensées et nos propos par l’air ambiant que nous respirons, selon des dynamiques médiatiques collectives de conspirations qui modulent nos affects et informent nos sociétés autour d’attracteurs toujours quelque peu étranges. Leur écologie « spirituelle » est strictement parallèle à l’écologie « matérielle » du cycle de l’eau : c’est dans les voies où s’accomplit la circulation universelle des esprits que naissent, vivent et meurent nos idées, nos images, nos passions privées et nos émotions communes.

Mais pourquoi donc l’île de Giphantie est-elle décrite comme la colonie de vacances permettant le repos, le filtrage et la purification d’esprits *élémentaires* ? C’est le chapitre II,1, dépeignant leur étonnant « Repas », qui permet de répondre au mieux à cette question. Après s’être vu offrir un verre d’eau plate et un gros cube de tofu insipide qu’il trouve bien spartiate, le voyageur découvre une palette de « salières » dont la combinatoire permet de recomposer les

⁶ Pierre Bayard, *Le plagiat par anticipation*, Paris, Minuit, 2009.

⁷ Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015 ; Baptiste Morizot, *Manières d’êtres vivants*, Arles, Actes Sud, 2020 ; Anna Tsing, *Le champignon de la fin du monde. Sur les possibilités de vie dans les ruines capitalistes*, La Découverte, 2017 ; Vilém Flusser, *Arts, sciences, technologies*, Dijon, Presses du réel, 2022.

saveurs des mets les plus délicats et des vins les plus huppés. Initié aux secrets de ces « poudres salines », il décrit la maîtrise parfaitement emblématique de la modernité que lui donne cette étonnante technologie :

je décompose actuellement les saveurs avec la même facilité que Newton décomposait les couleurs [...], d'un corps quelconque, j'extrait toutes les parties savoureuses qu'il contient, j'analyse ces parties, je les réduis à leurs parcelles primitives et, les réunissant ensuite dans toutes les proportions imaginables, je forme des poudres salines qui présentent tel goût que l'on souhaite.

Les premiers journalistes rendant compte de la parution du livre ne s'y sont pas trompés : ce « repas chimique », même s'il a l'air comme tout l'ouvrage d'une « folie riante », « ne sort point des bornes du vraisemblable ». Quelques années plus tôt, l'article « Analyse » de l'*Encyclopédie* affirmait qu'« analyser des corps ou les résoudre en leurs parties composantes est le principal objet de l'art chimique » – ce même « art » qui deviendra « science » lorsque Lavoisier en rédigera en 1789 le bien nommé *Traité élémentaire*.

Qu'il analyse les affects humains (dans *l'Amour dévoilé*), l'engendrement des êtres vivants (dans *Amilec ou la graine d'homme*), la manipulation génétique des végétaux (dans les *Questions relatives à l'agriculture et à la nature des plantes*), Tiphaigne montre et discute sans cesse les puissances et les problèmes inhérents aux procédures d'analyse qu'explicite la science chimique de son époque. Tout analyser en des unités élémentaires dont on peut ensuite faire jouer les propriétés de recombinaison : voilà ce qui le fascine, l'inquiète, le fait rire. Comme il a certainement lu la *Brève histoire des lignes* de l'anthropologue Tim Ingold, il sait que ce geste d'analyse et de recombinaison est au cœur dynamique de toute l'aventure moderne⁸.

Les esprits élémentaires, ce sont donc non seulement les flux d'images, de slogans, de rumeurs et de ritournelles qui résonnent en nous en circulant autour de nous. Ce sont aussi – plus profondément et plus pertinemment encore, en notre âge de numérique ubiquitaire – les pixels, les algorithmes, les octets, les bits, et en dernière analyse les séries de 0 et de 1, qui constituent les éléments premiers « extraits » de notre monde (par des procédures éminemment extractivistes) et « recombinaison » en produits de synthèse (où le génie combinatoire n'est jamais très loin de la combine mafieuse). Et ce sont les sous-produits irréflectés de ces opérations de recombinaison qui nous effondrent aujourd'hui, sous leurs accumulations d'ordures (ici aussi : plastiques, engrais, antibiotiques, pesticides, déchets nucléaires, méthane, CO₂).

Pour un dialogue entre zadistes et géo-ingénieurs ?

Même si les nombres, les calculs et les mathématiques n'occupent qu'une place très marginale dans l'imaginaire de Tiphaigne, on les voit affleurer dans quelques moments piquants de *Giphantie*. Les équations de la comptabilité politique – alors en voie de formalisation dans le *Tableau économique* de Quesnay – émergent à travers la proposition fiscale de « taxer les pères de famille en raison composée du montant de leur capitation et du nombre de leurs enfants » (I,9). Quelques pages plus loin, un collapsologue avertit ses contemporains de leur disparition imminente : « j'ai imaginé un système sur les tremblements de terre et, calcul fait, je trouve que, tout près du centre du globe, il se forme actuellement un foyer tel qu'il culbutera tout. Encore six mois, et la terre éclatera comme une bombe » (I,11).

Ce que la satire ridiculise ici, ce n'est pas tant le contenu des propos (taxation, catastrophisme) que le mode de raisonnement sur lequel s'appuie leur prétention d'autorité. Dès ses premières publications, Tiphaigne s'est moqué des « systèmes », à commencer par celui de Descartes, auxquels il reproche leur systématisme même. Faire sortir de son cerveau un ensemble d'axiomes, de définitions, de règles logiques, de principes de calcul, et prétendre sans

⁸ Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones sensibles, 2011.

rire que l'infinie versatilité du monde respectera assez notre autorité pour s'y conformer, voilà qui lui a toujours semblé le comble du risible. Au sein d'un univers intellectuel modernisateur qui tendait de plus en plus vers des analyses systématiques et systémiques articulées en termes de particules élémentaires et de règles de combinaisons, il a toujours revendiqué les mérites du rêve, de l'inconséquence et d'une certaine folie.

L'originalité de la vision qu'il nous propose de Gaïa tient sans doute à cela. Comme James Lovelock, il fait apparaître sous nos yeux une sensibilité globale aux circulations et aux (dés)équilibres dont dépendent les vivants établis sur la planète Terre. Contrairement à lui, il se méfie de tout ce qui prétendrait relever d'un « Système-Terre », surplombant et à vocation hégémonique – pour préférer les imaginations de terrain et les loufoqueries déconcertantes.

La leçon la plus actuelle à tirer de sa vision de Gaïa tient peut-être à cette obstination altermoderne avec laquelle il résiste à l'acharnement analytique et systématisateur qui a fait et continue à faire une certaine force de la modernité. Cette obstination lui permet d'être lu aujourd'hui comme un improbable pivot capable d'articuler entre elles deux grandes approches apparemment incompatibles (et rivales) des problèmes écologiques auxquels nous confronte Gaïa à l'ère de l'Anthropocène.

À ma gauche, des Terrestres, des collapsonautes et des zadistes reprochent aux initiatives se parant de croissance verte ou de taxation écologique de nous bercer dans les illusions de systèmes abstraits coupés des réalités de terrain. L'écologie des *green new deals* et des permis de polluer ne voit la Terre que vue du ciel, depuis l'œil de l'État ou depuis les grandes messes internationales où les gouvernants s'auto-congratulent de promesses qu'ils ne peuvent pas tenir. Il n'y a finalement guère de différences entre, d'une part, les politiques fiscales ou les anticipations de profits financiers et, d'autre part, les calculs du GIEC ou les courbes d'effondrement esquissées dès 1972 par le rapport du Club de Rome : tout cela tire son autorité de macro-modélisations mathématiques qui ne voient en Gaïa qu'un système d'équations parfaitement lisses, dont Anna Tsing a bien montré qu'elles niaient les frictions constitutives des réalités humaines et qu'elles patinaient à motiver des pratiques concrètes⁹.

Tiphaigne place clairement ses lecteurs du côté de ces désillusionnés, qu'on qualifie (trop) volontiers de pessimistes, de technophobes et d'anti-modernes. Ce que les prouesses techniques maîtrisées par les esprits élémentaires nous donnent à voir et à entendre, ce n'est ni le progrès des savoirs, ni les promesses d'une gouvernance toujours plus rationnelle. C'est le commun des frictions qui nous tiraillent et nous déchirent à hauteur de pâquerettes. Nos réalités ne s'écrivent pas selon de grandes équations logiques, mais au fil de nos petites jalousies, de nos petits soucis et de nos petits orgueils, bref, de tous ces attachements concrets qui trament nos relations en deçà de tout calcul d'intérêt et en marge de toute rationalité abstraite. Face à l'emballlement d'une globalisation commerciale écocidaire qui condamne Babylone à l'effondrement, c'est dans le repli vers des circuits courts qu'il faut chercher le salut, à l'échelle des bio-régions et du bocage normand.

De l'autre côté, à ma droite, d'irrédentistes rêveurs persistent à croire que les maux de la modernité techniciste trouveront leur remède dans l'accélération des révolutions sociopolitiques permises par les révolutions technoscientifiques. À les en croire, nous sommes bien trop irréversiblement interdépendants et intégrés à l'échelle planétaire pour que tout repli désirable sur le local soit envisageable pour les grandes masses de nos populations. Ce sont les progrès de la computation et de la modélisation qui nous permettent aujourd'hui de prévoir les désastres climatiques et environnementaux. C'est à une aventure inédite de design terraformateur volontariste qu'il faut désormais nous atteler, non pour coloniser Mars, mais

⁹ Anna Tsing, *Friction*, Paris, La Découverte, 2020.

pour reconfigurer Gaïa elle-même, comme le propose Benjamin Bratton, en tirant parti de ce que la géo-ingénierie propose de moins inquiétant¹⁰.

Tiphaigne place tout aussi clairement ses lecteurs du côté de cette Gaïa-ingénierie. Qu'il propose à l'Académie d'introduire la viticulture en Normandie, qu'il médite longuement sur les greffes, sur l'hybridation des semences et sur le conditionnement social des populations (dans *Sanfrein*), qu'il invente la photographie, la télésurveillance ou l'orientation professionnelle biologisée, les « génies » et les « esprits » qu'il se plaît à mettre en scène sont toujours des ingénieurs plaisantins, dont la folie artificieuse nous réjouit. Dans le traité qu'il consacre à l'effondrement des populations de poissons dans l'Atlantique, c'est du côté des réservoirs artificiels de la pisciculture qu'une des voix antagonistes mises en scène suggère de chercher des solutions : « de jour en jour nos Mers se dépeuplent, de jour en jour nos réservoirs se peupleraient. Loin d'être une prison pour les poissons, ce serait pour eux un refuge contre la persécution. [...] J'engage à construire des Mers artificielles, comme si l'Océan devenu trop étroit ne pouvait plus nous suffire » (*OC,II*, 1135).

C'est bien vers le dépassement (ou le contournement) de l'opposition factice entre Anna Tsing et Benjamin Bratton, entre zadistes et géo-ingénieurs, que nous pousse l'œuvre de Charles Tiphaigne – et c'est peut-être parce que nous ne l'avons pas lue que nous considérons leurs positions comme irréconciliables.

Ridiculiser les contradictions

Envisager une telle réconciliation exige de faire muter nos façons de penser et de parler – et c'est bien cela qui constitue l'horizon ultime du travail d'écriture réalisé par Tiphaigne. L'enjeu en est non seulement de refuser l'opposition leurrante entre « modernes » et « anti-modernes », pour poursuivre l'invention continue d'une « altermodernité » condamnée aux marges de nos débats depuis plusieurs siècles¹¹. C'est surtout de se méfier des postures d'autorité qui nous enferment dans le double piège de la contradiction et de la non-contradiction. Ce dont Tiphaigne fait la satire dans *Giphantie* comme dans toute son œuvre, c'est de la propension qu'ont les humain-es à se contredire (les un-es les autres aussi bien que soi-même).

Le point de vue des esprits élémentaires nous fait comprendre l'impertinence de ces contradictions. Soit le contenu de ces contradictions se consume dans leur geste d'énonciation : le *dire-contre* s'absorbe alors dans une affirmation d'identité purement réactive, aliénée et aliénante, parce que définie par cela même qu'elle prétend dénoncer. Soit nos pensées se trouvent incarcérées et mutilées par un principe de non-contradiction, qui nous empêche de voir à quel point la plupart des propositions intéressantes pour décrire nos réalités sont à la fois (un peu) vraies et à la fois (un peu) fausses, suivant l'angle et la surface sous lesquels nous considérons leur apeirogone.

L'écriture satirique permet à Tiphaigne de ne pas tomber dans le piège de la critique, puisque celle-ci présuppose à la fois une autorité supérieure du critiquant sur le critiqué et une relance du geste de contradiction. La meilleure manière de faire apparaître (*phanein*) l'impertinence de la posture contradictive et de la logique (non)contradictoire est de les *ridiculiser* : de nous en faire rire, plutôt que de nous en indigner ou de nous en lamenter¹². Je conclurai cette préface en évoquant trois déclinaisons et trois mérites de cette ridiculisation des contradictions.

¹⁰ Benjamin Bratton, *Terraformation 2019*, Dijon, Presses du réel, 2021.

¹¹ Yves Citton, *Altermodernités des Lumières*, Paris, Seuil, 2021.

¹² L'auteur qui poursuit aujourd'hui de la façon la plus intéressante ce travail (« post-critique ») de ridiculisation de la contradiction me semble être Laurent de Sutter, par exemple dans *Indignation totale*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2019.

Le premier pas de recul invitant à nous faire sourire de nos contradictions se trouve dans un des passages les plus intéressants, les plus suggestifs et les plus énigmatiques de *Giphantie* qui esquisse un « Système » (II,12) de métaphysique articulé non pas en deux termes (matière vs. esprit, corps vs. âme), mais trois : la matière organique, l'esprit universel et l'âme raisonnable¹³. Les mouvements de nos corps humains s'expliquent non seulement par les besoins de leur entretien et de leur reproduction (en tant que *matière organique*), mais aussi par la circulation générale de flux médiatiques qui véhiculent les images, discours et ritournelles entre nous (*l'esprit universel*), ainsi que par la combinaison toujours singulière de certaines de ces images, discours et ritournelles, dont la condescendance sédimente des individus qui « pensent à part » (en tant qu'*âme raisonnable*).

Avec un tel triptyque, Tiphaigne déjoue toute contradiction simpliste entre le corps et l'âme, comme entre la vérité et l'erreur. La fin du chapitre permet au satiriste de dépeindre les Babyloniens comme des « morts vivants ». L'esprit universel continue à circuler à travers leur corps, il « les représente, à tromper tout le monde, à les tromper eux-mêmes », ils sont dûment agités par les querelles faisant la Une des médias – ils se contredisent. Mais en réalité, « ils sont morts, il ne vous reste que leurs simulacres. [...] Soyez sûr qu'aucune âme raisonnable n'informe des machines si désordonnées ».

Bien entendu, nous sommes toutes et tous, selon les moments, plus ou moins mort-es (zombies parlés par les médias qui nous disent de quoi on parle) et plus ou moins vivant-es (subjectivités réfléchissant à ce qui nous traverse et que nous diffractons toujours de façon singulière). C'est pourquoi nous sommes toujours un peu ridicules dans les contradictions que nous montons en épingles. Les occasions parler ensemble, ballottés par l'esprit universel, sont aussi précieuses que les occasions de penser à part, replié sur son âme raisonnable – même si la vie babylonienne tend à rendre les premières occasions plus fréquentes que les secondes.

Le deuxième pas de recul emblématise une suspicion de ridicule qui pèse sur tout énoncé sortant de la plume de Tiphaigne. Quelques mois après avoir fait paraître le récit de voyage dans l'île de Giphantie, il publie un texte intitulé *L'empire des Zaziris ou la Zazirocratie* (1761) qui poursuit la mise en scène d'entités aériennes invisibles surveillant et manipulant nos comportements depuis une strate de réalité insoupçonnée. En devenant les « Zaziris », les « esprits élémentaires » ne sont toutefois plus des gardiens bienveillants qui assurent notre gouvernance pour notre plus grand bien. La *Zazirocratie* nous plonge dans un monde où les esprits médiatiques « se servent de nous pour leur plaisir et leur utilité, comme nous nous servons des animaux. Ainsi l'homme se joue du singe, et les Zaziris s'amusent de l'homme » (*OC*, II, 893).

Les discours contradictoires qui s'échangent entre les humains, les actes par lesquels ils contredisent quotidiennement leurs affirmations, tout cela s'explique parce que des entités mystérieuses s'amusent de nous. Derrière toute déclaration comme derrière toute action, imaginons un Zaziri qui rit. Et à ceux qui demanderaient si Gaïa est régie par des esprits universels bienveillants ou par des Zaziris intéressés à leur seul plaisir et utilité, répondons qu'ils ne nous enfermeront pas dans cette fausse contradiction. Les instances et les dynamiques plus ou moins invisibles qui nous gouvernent relèvent simultanément et indissociablement de la Giphantie *et* de la Zazirocratie. C'est en gardant à l'esprit la nature profondément ambivalente de toute gouvernance qu'on expliquera au mieux les mystères de Gaïa.

Le troisième et dernier pas de recul retourne l'ambivalence et la ridiculisation des contradictions contre l'instance énonciatrice elle-même. Tiphaigne est un auteur qui passe le plus clair de son temps à disqualifier sa propre autorité. Ses contes ne prétendent à aucune crédibilité. Ses propos philosophiques se présentent comme des fantaisies. Ses réflexions sont

¹³ Pour un commentaire détaillé de ce chapitre difficile, voir l'édition de *Giphantie* dans les *OC*, I, 819-826.

surtout des reflets de discussions antérieures. S'il ridiculise les contradictions et les contradicteurs, les préjugés et les clichés qui nous traversent et nous ventriloquent, il se sait faire pleinement partie de cette circulation d'inepties, sans aucune prétention d'extériorité ni de supériorité – et c'est peut-être ce qu'il y a de plus désarçonnant dans son écriture, expliquant le silence dont il a fait l'objet¹⁴.

Intituler « Le Système » le chapitre II,12, où s'énonce le triptyque métaphysique qui donne une clé d'interprétation majeure de son œuvre, invite bien entendu le lecteur à ne pas le prendre (trop) au sérieux, sous la plume de quelqu'un qui s'est ingénié à saper tout système. Mais il serait tout aussi trompeur d'y voir une pure moquerie que d'y lire une profession de foi. Il a imaginé autant de systèmes (loufoques) qu'il en a déboulinés (de prétendument sérieux). Tout chez Tiphaigne est à la fois superficiel et profond, clairvoyant et risible, commun et singulier.

Il aurait sans doute ri aux éclats de se voir enfin érigé par cette nouvelle collection Points Seuil au rang prestigieux de « classique », lui qui s'est si obstinément déclassé au fil de ses écrits¹⁵. Il a si bien réussi à se discréditer que le monde littéraire l'a oublié quelques années après sa mort. Mais je veux croire que cette publication lui aurait aussi fait plaisir – et qu'il se serait moqué du ridicule de son narcissisme d'auteur ainsi gonflé outre mesure. Peut-on imaginer un classique du déclassement ?

Gaïa a plus que jamais besoin de nous apparaître – sous des perspectives renouvelées. Le détour par *Giphantie* et par 1760 peut nous aider à envisager différemment nos solidarités planétaires et notre avenir commun. Nous n'avons jamais eu autant besoin de les penser avec et à travers Charles Tiphaigne¹⁶.

¹⁴ Un ouvrage collectif rassemble une série d'analyses pointues de l'écriture et de la pensée de Charles Tiphaigne sous le titre *Imagination scientifique et littérature merveilleuse. Charles Tiphaigne de La Roche*, Presses universitaires de Bordeaux, 2014.

¹⁵ Le texte reproduit ici est celui de la première édition parue en deux volumes, sans nom d'auteur et à l'adresse de « Babylone », avec une permission tacite présentée le 17 ou le 24 juillet 1760. Il a été transcrit et vérifié par Marianne Dubacq.

¹⁶ Voilà bientôt quinze ans que je passe avec ravissement nos questions contemporaines au prisme des écrits de Tiphaigne, que j'ai tenté d'ériger en figure de proue de l'altermodernité la monographie intitulée *Zazirocratie. Très curieuse introduction à la biopolitique et à la critique de la croissance*, Paris, Éditions Amsterdam, 2011.